

L'empreinte moléculaire, vous connaissez ?

Même le monde végétal ne peut plus y échapper. Voilà que maintenant, et à l'instar de l'empreinte digitale pour l'être humain, on se met aussi à marquer les variétés de blé dur. C'est l'empreinte moléculaire.

Fouiner, comparer, aligner et soustraire, pour en fin de compte retenir la bonne variété et, acte suprême, y opposer l'empreinte moléculaire!

Voilà qui n'est pas banal, quand on sait qu'en fait de variété, il s'agit ici de blé dur, c'est-à-dire de la base même de notre régime alimentaire! Quand on sait en plus que le marquage moléculaire est égal ou est aussi important que l'empreinte digitale pour un être humain, on est en mesure d'imaginer l'importance de la chose. Exit le risque d'amalgame ou de confusion.

En tous les cas, le Centre international de la recherche agricole dans les zones arides (Icarda) et l'Inat qui travaillent ensemble sur ce projet y veillent. Mais le regard le plus alerte reste celui de Sonia Ben Youssef, enseignante à l'Inat et chargée du projet. Le blé dur sous toutes ses formes et ses facettes, c'est sa spécialité puisque c'est à elle qu'a échoué l'honneur d'identifier et de marquer nos variétés. En quelque sorte, elle a droit de vie et de mort sur elles.

Mais au-delà du côté anecdotique de la chose, il faut dire que le marquage a été précédé par une masse de travail gigantesque. Car pour qu'il y ait empreinte moléculaire, Sonia Ben Youssef a dû procéder à un véritable retour dans le passé, c'est-à-dire rétrospective et étude de toutes les variétés de blé dur qui ont existé ou existent encore depuis 1900. Le constat est intéressant et mérite d'être relaté. Contrairement à ce que les profanes, c'est-à-dire la majorité, croient, les variétés de blé dur modernes sont très réduites. Parce que liées à la productivité et à la culture intensive, elles n'ont pas réussi à acquérir des qualités et sont donc restées pauvres en diversité. Ainsi en est-il des variétés telles que Karmi, Khiar, Razzak ou Om Rabii. Toutes semblables et similaires. Ce n'est pas le cas, par contre, des variétés locales qui s'avèrent posséder des diversités et des qualités confirmées, donc «exploitables» pour emprunter le terme aux chercheurs.

Par exploitation, Sonia Ben



Youssef entend la régénération par la diversité. «Si on veut avoir notre poids (au sein de la communauté internationale) il faut, dit-elle, se tourner vers notre patrimoine. C'est-à-dire analyser, améliorer, conserver et enrichir notre banque de gènes. Les chercheurs tunisiens doivent être

en mesure de créer des programmes de sélection qui visent à exploiter les ressources phylogénétiques locales, car elles possèdent les caractéristiques qui peuvent répondre aux besoins du terroir».

Cela nous renvoie à une question lancinante : quand est-ce qu'on cessera d'impor-

ter des programmes fin prêts et qu'on aura toutes les peines du monde à appliquer à nos spécificités locales?

En d'autres termes, nos chercheurs sont-ils donc incapables de créer et de réaliser des programmes qui prennent racine dans le local?

Fadhila BERGAOUI